

Mathis Collins

Autoportrait poulet

Résidence Saint-Ange, École supérieure d'art et design, Grenoble

01.12.21 — 16.12.21

Au petit bonheur des collages, les dix-huit tableaux de cette nouvelle série forment un panorama sans continuité narrative, mais qui déclinent leurs saynètes sur un même arrière-plan en dégradé de couleur. D'œuvre en œuvre, des palissades défilent qui pourraient aussi bien être une chaîne de gratte-ciel, la silhouette d'un hameau, des herbes folles ou un jeu de dominos. Elles accueillent des scènes de la vie périurbaine, réenchantée par la présence d'un poulet aux airs de Mathis Collins et d'un arbre désarticulé aux accessoires variés, fleurs, lanternes, godillots, gadgets de farce et attrape et pouces levés dans une approbation générique et railleuse de l'ordre des choses.

Issu du dessin satirique, Mathis Collins en est arrivé à se caricaturer lui-même comme pour exorciser toutes les contradictions du rôle de l'artiste. À la fois critique du fonctionnement de l'État, mais dépendant de cette organisation et finalement de mêche avec elle, il peut être vu comme un agent simultanément perturbateur et régulateur de l'ordre public. Il en finit par passer pour un Polichinelle qui jongle avec l'opinion à sa convenance. Mathis Collins s'inscrit ainsi dans l'histoire de l'art des clowns inaugurée par Watteau et dont les prolongements particuliers agrègent les facéties de Poulbot et l'art forain des jeux de massacre. Ses plus récentes séries brossent avec malice les clichés de la vie parisienne, en réanimant le théâtre de Guignol ou de la commedia dell'arte dans des bas-reliefs en bois. Poussant la dérision vis-à-vis de l'art et de sa propre figure, il recycle dans son travail une imagerie républicaine qui passe généralement pour obscène dans cet écosystème : coq, bonnet phrygien, cocarde tricolore, allant jusqu'à s'autoportraiturer sous un bicornes, autrefois attribut de la maréchaussée, en redonnant au flic sa place historique dans le divertissement populaire.

Mathis Collins insiste encore sur les ambivalences et les limites de l'art en empruntant à des formes séculaires de l'artisanat, de l'illustration et de la décoration mobilière qui sont étrangères à la spéculation de marché. Ses œuvres sont un jeu de passe-passe où, tous ensemble, faux lambris, bas-reliefs et méplats miment l'art de la peinture et de ses illusions. En abordant les techniques de la menuiserie avec le penchant du bricolage, il a développé différentes astuces pour restituer le volume par les effets d'ombres et de lumières dans la matière du bois sculpté, frappé, dessiné, teinté, poncé et gratté. Habituellement, ses histoires et ses compositions s'élaborent dans les croquis et se concrétisent par une série d'évidements à coups de gouge.

Mais dernièrement, Mathis Collins a réduit la narration à des arrangements intuitifs. Son mode opératoire et son registre de formes a changé pour travailler essentiellement par addition de matière. Dans une nostalgie du Paris des métiers d'art et des maisons d'ébénisterie du Faubourg Saint-Antoine où il a grandi, il glane désormais des baguettes de bois ornementées, des corniches et des cimaises, se constituant un vocabulaire de motifs et de matières. Ce sont les modules élémentaires d'un travail d'assemblage où l'inventaire des possibles guide et contraint la composition. Il ajoute un panel de ses propres marottes, les emblèmes patriotiques et clownesques qui font saillir le comble d'un art de salon déjà tout fait de moulures.

Mathis Collins

Autoportrait poulet

Résidence Saint-Ange, École supérieure d'art et design, Grenoble

01.12.21 — 16.12.21

The eighteen paintings of this new series form a panorama without narrative continuity, but which declines their playlets on the same background in gradations of color. From one work to the next, palisades parade by, which could just as well be a chain of skyscrapers, the silhouette of a hamlet, wild grass or a game of dominoes. They host scenes of suburban life, re-enchanted by the presence of a chicken with Mathis Collins-like features and a disarticulated tree with various accessories, flowers, lanterns, shoes, prank gadgets and thumbs up in a generic and mocking approval of the order of things.

Coming from a background of satirical drawing, Mathis Collins has come to caricature himself as if to exorcise all the contradictions of the artist's role. At the same time critical of the functioning of the State, but dependent on this organization and ultimately in league with it, he can be seen as an agent simultaneously disrupting and regulating public order. He ends up looking like a Polichinelle who juggles opinion at his convenience. Mathis Collins is thus part of the history of the art of clowns inaugurated by Watteau and whose particular extensions combine the facetiousness of Poulbot and the fairground art of games of massacre. His most recent series mischievously portray the clichés of Parisian life, reanimating the theater of Guignol or the commedia dell'arte in wooden bas-reliefs. Pushing the derision towards art and his own figure, he recycles in his work a republican imagery that generally passes for obscene in this ecosystem: rooster, Phrygian cap, tricolor cockade, even going as far as self-portraying himself under a bicorn, formerly attribute of the maréchaussée, by giving back to the cop his historical place in popular entertainment.

Mathis Collins still insists on the ambivalence and limits of art by borrowing from age-old forms of craft, illustration and furniture decoration that are alien to market speculation. His works are a game of sleight of hand where, all together, false paneling, bas-reliefs and flats mimic the art of painting and its illusions. Approaching the techniques of carpentry with a DIY bent, he has developed various tricks to restore volume through the effects of light and shadow in the material of carved, struck, drawn, stained, sanded and scraped wood. Usually his stories and compositions are developed in sketches and brought to fruition in a series of gouge cuts.

But lately, Mathis Collins has reduced the narrative to intuitive arrangements. His *modus operandi* and range of forms has shifted to work primarily by adding material. In a nostalgia for the Paris of the crafts and the cabinet-making houses of the Faubourg Saint-Antoine where he grew up, he now gleans ornate wood strips, cornices and chair rails, building a vocabulary of patterns and materials. These are the elementary modules of an assembly work where the inventory of possibilities guides and constrains the composition. He adds a panel of his own *marottes*, the patriotic and clownish emblems that bring out the height of a living room art already made of moldings.